

27 - Ma mère, ma grand-mère, ma grand-tante, mon confesseur...

Souvenirs, souvenirs... (épisode 1)

Tu sais déjà que je n'ai jamais connu à mon père le moindre semblant d'ami. Ma mère, fille unique d'un modeste fonctionnaire limousin muté dans la capitale (SNCF ? PTT ? EDF ?... j'ai oublié, l'ayant très peu connu) n'y avait elle-même ni cousinage ni relation d'enfance. Elle avait poussé ses études jusqu'au Brevet, comme il se devait dans la petite bourgeoisie de province, et jouait même du piano : c'est à l'occasion d'une fête à la Thomson (mes fiches scolaires l'y classaient *chef d'achat...*) qu'elle et mon père avaient lié connaissance, lui chantant ses airs d'opéra, elle l'accompagnant. D'un naturel nettement plus sociable, sans doute aurait-elle volontiers fréquenté quelques unes de ses collègues de bureau, mais Albert veillait au grain : c'est à peine si nous recevions une fois l'an deux ou trois d'entre elles, accessoirement flanquées d'un époux. Toutes sans enfants de mon âge, il faut dire... Si tu ajoutes à cela que mon père répugnait à accueillir chez nous mes camarades de classe et qu'il m'était interdit d'aller chez eux, tu auras vite cerné mon gros, gros, problème : j'ai toujours été le seul *jeune* de ma tribu d'adultes. Quand je dis *chez nous*, je me dois quand même de préciser : L'appartement de la rue des Pyrénées (copie conforme de ton avenue Gambetta : 4 pièces, cuisine sur cour et long couloir...) était loué depuis son arrivée à Paris par mon papy fonctionnaire. Brave pâte d'homme, celui-ci avait accepté d'y héberger en prime sa belle-soeur célibataire, dite Tatan, plus vieille bigote tu finis bénitier, pas vraiment un cadeau... Au mariage de mes parents, à la fin de la guerre, c'est naturellement là qu'eux aussi avaient dû élire domicile. Alors imagine... Mon père détestait les ronds-de-cuir, et plus encore les bourgeoises provinciales qui n'avaient jamais eu besoin de travailler pour vivre. Ma grand-mère, qui se croyait *du sang bleu* dans les veines, détestait son gendre de basse engeance autant que la mésalliance de sa fille. Tatan, quant à elle, détestait tout le monde à Paris... Ambiance. Le papy mort (d'une crise cardiaque à peine retraits : on peut comprendre...), il n'a pas fallu longtemps pour qu'Albert s'empare des commandes. La pension de réversion de la locataire en titre n'y suffisait plus, il est vrai que c'était à lui, désormais, de régler le plus gros des factures. « *C'est ta saleté de père, tu sais, qui aura tué mon pauvre Camille !* » m'assénait en privé grand-maman, réduite au statut de cuisinière, de bonne à tout faire et de garde d'enfant, dans ses moments de révolte. Balzac en *live*, un zeste de Corneille et la lutte des classes à domicile : reconnais que ma voie - même si je l'ignorais encore - était doublement tracée. Je n'étais pas malheureux pour autant, ça non ! Plutôt gâté même, côté lectures... Seul *jeune* que j'étais, chaque membre de mes deux familles - celle de Vaucouleurs et celle des Pyrénées - rivalisait d'attention pour m'offrir chaque semaine sa revue attitrée : les journaux de *Mickey*, de *Tintin*, de *Spirou*, sans oublier les très cathos *Cœurs vaillants*, *Ames vaillantes* et *Fripounet et Marisette*, tout mon petit monde - aussi replié sur lui-même qu'écartelé - se réclamant du même Dieu. Je t'en parlerai plus tard, mais je ne manquais pas de *vrais* livres non plus, et des plus variés... Sans compter qu'en zone de guérilla verbale permanente il est toujours quelqu'un pour prendre vigoureusement votre défense quand un autre vous réprimande. Mon entrée en 6^{ème} fut l'occasion de la dernière grande bataille.

Je dormais jusqu'alors dans un coin du couloir sur un lit devenu trop étroit. Le chef de famille ayant décidé que son fils devait avoir une chambre à lui, force était à l'une des deux aïeules de me céder la sienne. Quinze bons jours d'invectives, de claquements de portes, de « *Dieu vous châtier, Albert !* » et d'intercessions maternelles eurent raison de leur résistance désespérée. Avouons-le : je n'étais pas franchement désolé, pour le coup, qu'Albert triomphe.

J'eus donc mon chez moi dans le chez nous, à l'abri des escarmouches de couloir autant que des chamailles de la chambre voisine, désormais commune aux deux vieilles...

A l'abri, oui, mais d'autant plus seul de chez seul.

Moi qui jusqu'à ce jour ne devais surtout pas dire à mes parents ce que me disait ma grand-mère ni à ma grand-mère ce que me disaient mes parents, que me restait-il sinon d'imaginer, voire d'inventer, dans le secret de mon intimité nouvelle, celui à qui je dirais enfin tout sans trahir personne ?

Il y eut d'abord Dieu, c'est vrai. Mais voilà...

Qu'avouer à Dieu qu'il ne sût déjà, par hypothèse ?

Je croyais bien trop en lui, en sa totale connaissance de mon âme et de notre vie, pour m'adresser à lui autrement qu'à travers les prières les plus rituelles : je n'ai jamais su que lui débiter mon rosaire quotidien en manière de contrition (tu sais : 3 chapelets de 5 fois dix *ave* et un *pater* + 3 *ave* et encore un *pater*...). Mécaniquement. Pendant des années...

C'est qu'on ne se confie pas à qui sait lire en vous mieux que dans un livre : on ne peut que témoigner de son allégeance. Et la mienne était totale.

A l'extérieur, il y aurait bien eu l'abbé D, mon confesseur, qui avait l'avantage d'être humain... Une trouvaille de l'Eglise, soit dit entre nous, le confesseur ! et pas seulement pour s'assurer l'allégeance du fidèle : outre qu'on peut tout lui dire autant qu'à Dieu, le seul fait qu'on puisse aussi lui mentir autorise Dieu, qui vous écoute et saura quant à lui démêler le vrai du faux, à enfin mesurer votre degré de bonne foi.

Mais là encore, problème, et pas le moindre : celui-là même dont nous avons déjà longuement parlé :

Comment lui dire la Vérité, au confesseur non-télépathe, rien que la Vérité et toute la Vérité (puisque tel est bien le premier sens de la *bonne foi*), quand on n'a pas les mots pour la dire, qu'on se rend compte que chacun prête à confusion, et qu'on commence à vaguement soupçonner - même si on ne se dit pas ça comme ça - que le langage tout entier n'est structuré ni comme nos affects ni comme notre espace temps ?

Comment lui expliquer, par exemple, que vous mentez sur ordre aux deux clans tour à tour de votre propre famille, ne serait-ce qu'en dissimulant à chacun la haine et le mépris de l'autre, sans du même coup vous sentir traître à tout le monde ?

Comment lui rapporter les mille et une pensées pas vraiment voulues qui vous traversent l'esprit quand vous êtes seul de chez seul ? A fortiori y faire le tri des *bonnes* et des *mauvaises* ?...

Comment lui raconter vos premières masturbations, à peine plus tard, quand vous n'avez pas le moindre nom à mettre sur ce qui vous arrive ? Et que vous culpabilisez à l'idée même de vous demander ce qui pourrait bien offenser Dieu dans un plaisir indicible qui ne nuit, somme toute, à personne ...

Le tout en cinq minutes chrono à travers un claustre, vous qui avez toujours été aussi pudibond que nul à l'oral...

Marie-Annick, autrefois pensionnaire chez les sœurs mais qui avait au moins sa fratrie le dimanche et des amies à qui parler, m'a souvent dit que le jour de la confession faisait partie de ses pires souvenirs : elle s'y inventait des fautes pour abrégé la séance. Mais comment faire autrement, à y bien réfléchir ?

Quand on se sent incapable de formuler ce dont on se sent coupable, quand on ignore jusqu'au degré de gravité de la présumée faute, comment ne s'accuserait-on pas de ce qu'on présume

pire encore dans l'espoir que Dieu vous saura au moins gré de ne pas avoir voulu minimiser vos défaillances ? Comment ne mentirait-on pas au confesseur par excès de bonne foi, en quelque sorte, pour ne pas risquer de lui mentir par omission ?

J'avais toutes les raisons du monde, pour ma part, d'aimer me confesser à l'abbé D. J'aurais même souhaité pouvoir le faire plus souvent, plus longuement. Et pourtant c'était bel et bien pour m'y inventer, moi aussi, des transgressions extrêmes, comme n'importe quel gosse peut le faire hors confesse, pour *se sentir exister dans la pensée de l'autre*, pour « se rendre intéressant » comme on dit encore. Avec juste cette bonne conscience supplémentaire de m'en croire d'autant mieux vu par Dieu.

L'abbé était jeune et beau, frais émoulu du séminaire sans doute. Il aurait pu être le grand frère que je n'avais pas eu. Croyait-il vraiment à mes crimes improbables, plus ou moins empruntés à mes lectures ? à ce qu'on pourrait appeler mon roman de romans ? En était-il seulement troublé ? Faisait-il juste semblant ? Je l'ignore... Mon intention était d'ailleurs de tout lui avouer, plus tard, toujours plus tard, ne serait-ce que pour me délivrer du sentiment de tromperie que j'entretenais malgré tout à son endroit. Peut-être aussi avec cette idée que je pourrais enfin accéder auprès de lui à une forme de sincérité absolue en lui confessant comme ça, d'un coup, tous mes mensonges antérieurs...

Je ne le savais pas encore mais est-ce que ce n'est pas un peu ça, la différence entre fiction et mensonge : du faux qui sera pardonné pour autant qu'il s'affichera comme tel ?

L'occasion ne me fut pourtant pas accordée de faire à l'abbé D cette ultime et prometteuse confession...

Un jour où j'allai le rejoindre comme à mon habitude à la sacristie de Notre-Dame de Ménilmontant, mon petit abbé n'était plus là.

Comme je m'inquiétais de son absence auprès des deux prêtres présents, insistant pour savoir quel autre jour il convenait de revenir pour le trouver, je les vis échanger un regard, un seul court regard que je ne suis toutefois pas près d'oublier... Sans davantage répondre à mes questions, l'un d'eux me proposa juste de me prendre lui-même en confession, *en attendant*, si je le souhaitais bien sûr...

Je n'ai jamais su ce qu'était devenu l'abbé D, que je ne devais plus revoir par la suite.

Etait-il tombé gravement malade ? Etait-il mort ? M'avait-on jugé trop jeune pour en accepter la nouvelle ? Avait-il plutôt *failli* au point d'être expédié vite fait dans une paroisse lointaine ? rencontré l'âme sœur et renoncé à ses vœux ? succombé à quelque autre forme surnoise de cet *hédonisme* que l'Eglise s'effraie d'autant plus de découvrir en son sein qu'elle-même en a fait la plus honteuse des impiétés ?... Va savoir ! L'Eglise est une grande silencieuse...

Je ne me suis pas confessé, ce jour-là.

Ni plus jamais, du reste...

J'étais trop déçu pour cela, trop triste, trop vide, limite orphelin. C'est peu dire que le souvenir de l'abbé D et le mystère de sa disparition m'ont longtemps poursuivi.

Mais - pour être tout à fait sincère - est-ce que j'avais encore *besoin* de lui ?

(à suivre...)